

## Critique

### Une amitié platonique

par [Philippe Lançon](#), [Libération](#), 28 mars 2002

**Philosophe excentrique mort du sida à 62 ans, Alan Bloom est le « Ravelstein » joyeux et incandescent de son ami Saul Bellow.**

Avec les livres, les écrivains enterrent les morts. Manière de vivre, de survivre, de faire revivre, et leurs cercueils d'encre s'envolent comme des tapis persans. L'Américain Saul Bellow, 87 ans, prix Nobel de littérature 1976, augmente ainsi sa vie. Il fonde dans les phrases ses épreuves, son quotidien, ses mariages, ses divorces, ses amis, ses angoisses et ses blagues juives, sa solitude dans un monde sans rédemption. Il sait qu'il n'y a « *rien de plus bourgeois que la crainte de la mort* », et que nous sommes presque tous des bourgeois. Il a écrit ainsi des livres fameux, *Herzog*, *le Don d'Humboldt*, *la Planète de monsieur Sammler*, et, en 1998, ce livre tombeau d'un ami mort : *Ravelstein*.

Ravelstein, c'est le philosophe Alan Bloom, grand ami de Bellow. Bloom est mort le 7 octobre 1992, des suites du sida, à 62 ans. Il avait été un disciple du philosophe Leo Strauss, que Bellow rebaptise Felix Davarr. Il fut surtout le maître à penser et à vivre d'une élite d'étudiants et d'intellectuels américains. Il enseignait dans leurs langues ses maîtres : Platon, Thucydide, Machiavel, Rousseau, Nietzsche. Il mariait ses élèves et amis, écoutait leurs commérages, éclairait leurs caractères et leurs passions bien plus qu'ils ne l'auraient voulu. Comme Proust, il aimait ce que Bellow appelle « *les improvisations saugrenues de créatures en état de stress* » ; autrement dit, les confidences. Il était enfin capable de boire du coca à la bouteille dans un dîner mondain devant T.S. Eliot, pour rire de ne plus être invité.

Bloom-Ravelstein a également écrit sur le tard deux essais, *l'Âme désarmée*, *l'Amour et l'Amitié* (1). Le premier, publié en 1987, démonte la dégradation d'une université américaine atteinte de relativisme et d'historicisme, mais aussi la dissolution de la culture dans la démagogie égalitariste alliée au commerce de masse. Ce fut un best-seller international inattendu, qui permit à Bloom-Ravelstein de vivre comme il l'avait toujours fait, en super-dandy, mais sans les dettes. Le livre le fit également haïr du monde universitaire, « *tous les cancre s'étaient ligués contre lui* », et d'une bonne partie de la gauche, qui en fit à tort un libéral conservateur.

À l'enterrement, Bellow lut dans la chapelle son éloge funèbre. Cet éloge a été publié en 1996 par la revue *Commentaire* (2), dans un numéro d'hommage au philosophe. Il semble servir de matrice au roman, à quelques détails près : la Mercedes que Bloom commanda, à moitié mourant, depuis sa chambre d'hôpital, en discutant jusqu'à la couleur des sièges, devient dans *Ravelstein* une BMW. Mais Bellow dépeint le même homme exceptionnel, une sorte de stoïque incandescent, d'élégant socratique et urbain dont la vitalité, la liberté, l'avidité et l'anormalité irradièrent ses étudiants et amis sur un chemin joyeux mais rude : celui de la vérité.

Cet éloge funèbre permet aussi de saisir la différence entre un texte de circonstance, fût-il un acte du cœur, et un bon roman, fût-il directement inspiré d'un événement ou d'un homme : ce qui les sépare, c'est la vie. La vie, avec ses imprévus, ses nuances, ses coqs-à-l'âne, son mélange de petites blagues et de grandes discussions. La vie qui, mot contre mort, est du côté de sa légende : du côté de Ravelstein.

Bloom-Ravelstein sait qu'il va mourir. Il a demandé à Bellow-Chick d'écrire librement son portrait posthume. Mais comment écrire le portrait d'un tel ami ? « *Comment faire avec ses lubies, ses quiddités, ses excentricités, ses façons de manger, de boire, de se raser, de s'habiller et d'éreinter espièglement ses étudiants ?* » Bloom était un prince de l'intellect et de l'amitié, un seigneur énergétique affamé de pizzas, de musique baroque, de base-ball et de costumes Lanvin à 4 000 euros. Il fumait six paquets de cigarettes par jour et platonifiait en kimono. Ses anciens étudiants, devenus des hommes importants, l'irriguaient en avant-première des nouvelles du monde. La devise de cette exception à la servitude humaine, que « *le plaisir de l'instant consommait* », était celle de Schiller : « *Vivez votre siècle, mais ne soyez pas sa créature* ». La seule manière de saisir ce tourbillon est justement de tourbillonner, de bâtir un patchwork qui n'évite ni les répétitions, ni les contradictions.

Bellow recompose ainsi son ami mort avec la liberté qu'il lui doit : désordre apparent des thèmes, légèreté de la touche, profondeur du trait, destruction de tout lien biographique et apparemment logique. Le sens du livre circule dans des scènes parfois brèves, parfois revenant dans le livre entier, parce que la vie et l'amitié sont ainsi : un détail devient un monde et vous hante toute la vie, tandis que des années entières, des moments prétendument importants disparaissent dans un trou. Avec un grand savoir-faire et une fausse négligence, l'écrivain enchaîne les souvenirs, les réflexions, pour mieux les dynamiter : il ne veut pas écrire une biographie à l'anglo-saxonne, genre dont il a lui-même été victime. Il veut faire revivre son ami couture après couture, là, devant lui, sur la page.

Le roman est évidemment à clefs ; les utiliser n'est pas désagréable, puisqu'un lecteur est aussi une joyeuse commère qui cherche à voir sous les masques. On reconnaît ainsi, dans le portrait d'un savant roumain qui bâtit une stratégie mondaine pour faire oublier son antisémitisme pendant la guerre, le mythologue Mircea Eliade, professeur à Chicago de 1958 à sa mort en 1986. Chick-Bellow lui sert longtemps, sans vouloir le deviner, de Juif alibi, et Bloom-Ravelstein ne cesse de lui ouvrir les yeux, tout en sachant qu'il préfère les refermer. La douleur d'être Juif, témoin d'un « monde sans rédemption », est ainsi évoquée par la bande, sans grands mots, et avec d'autant plus d'efficacité. Une polémique sans intérêt a également eu lieu aux États-Unis, car Bellow « révèle » que Bloom était homosexuel et qu'il est mort du sida. Mais « révélation » est un terme impropre, car le lecteur n'est jamais en position de voyeur. Il entre simplement, profondément, dans la démesure d'une amitié. Bellow sait que « pour être réellement beau, un homme doit être grand ». Il fait donc de son ami un héros, un demi-dieu trop humain, comme ce basketteur Michael Jordan que Bloom-Ravelstein appréciait tant. Il fait de son intimité une mythologie. La fin de Ravelstein rappelle la mort de Socrate (il est stoïque), mais en moins pompeux et plus naturel : « *il était trop tard pour platonifier* » et Ravelstein « *n'allait pas gâcher ses derniers moments à être un autre* », même un philosophe grec.

Il faudra à l'inconsolable Chick-Bellow six ans, un empoisonnement et un coma pour pouvoir écrire le portrait de ce « prodige homérique ». Ravelstein-Bloom semble l'avoir tiré par la manche depuis l'au-delà, auquel il ne croyait pas, pour lui rappeler son devoir d'amitié. Bellow se dit aussitôt : « *Je n'ai sans doute plus rien d'autre à faire dans cette vie que le commémorer.* » Il sait aussi qu'une fois le livre écrit, il n'y aura « plus de barrière entre la mort et moi ».

(1) Éditions de Fallois.

(2) Numéro 76, hiver 1996-97.

## Critique

**Saul Bellow. Ravelstein**

par [Philippe Lançon](#), [Libération](#), 10 septembre 2004

En l'an 2000, à 85 ans, l'écrivain américain Saul Bellow publie ce long portrait d'un ami disparu : le philosophe Allan Bloom, rebaptisé Ravelstein, mort en 1992 à 62 ans. Qui est Ravelstein ? Un extraordinaire dandy plein d'une féroce vitalité, brûlant l'argent, les cigarettes, ses cravates Lanvin, ses costumes sur mesure, et tous ceux qui l'ont déçu ; c'est aussi un disciple de Léo Strauss (rebaptisé Felix Davarr), devenu à son tour maître à penser et à vivre de ses élèves les plus brillants beaucoup, aujourd'hui, sont membres de l'élite néoconservatrice américaine. Ceux-ci doivent connaître à fond Thucydide et Platon en grec aussi bien que les tournois de basket américain. Ravelstein est un aristocrate exigeant, libertaire, cruel, généreux, à la fois brutal et délicat : « *Il aimait la grosse farce, les vieilles ficelles du vaudeville, les remarques blessantes, l'effronterie et le comique brutal.* » Le portrait qu'en fait son ami Chick, double de Bellow, est d'une liberté infinie, comme une conversation allègre, dont le fil double serait l'amitié et la mort : celle de Ravelstein accompagne et reflète la maladie et la vieillesse de Chick, de même que sa vie a changé celle de l'écrivain, qui porte le deuil en joie.